

## Le drame du prolétariat français par Léon Trotsky : suite et fin !

Les mêmes paysans et paysannes se réunissent chez la vieille Mariette. Elle était de tout son cœur avec les insurgés. Comment eût-il pu en être autrement ? Mariette, c'est la mère du peuple français, c'est la France même. Ce n'est qu'une paysanne, mais des siècles et des siècles d'événements et d'épreuves ont enrichi et saturé sa mémoire politique. Ses fils sont tombés dans les combats de la grande révolution, qui a fini par la dictature césarienne.

Elle a vu le retour des Bourbons, une nouvelle révolution, de nouvelles trahisons, les discordes parmi les travailleurs, de nouvelles duperies, les espoirs et les déceptions de la Commune, sa terrible défaite, le militarisme monstrueux, lâche et pillard de la III<sup>ème</sup> République, la grande guerre, l'extermination des meilleures générations, le danger qui menace l'existence même de la race française. Tout cela, la vieille Manette, la mère du peuple, l'a vécu, l'a senti et l'a médité à sa façon. Paysanne, elle s'est élevée par son expérience et son instinct maternel au niveau de l'ouvrier de la ville, de ses espoirs et de ses luttes.

Mais le soulèvement est écrasé. Vains sacrifices ! Bour-bouze est de nouveau à la tête des armées. Le beau rêve de fraternité avec ceux qui ont renversé leur empereur s'est dissipé comme fumée.

En avant ! à l'attaque ! commande Bourbouze — et après un pénible arrêt dans le cours des événements, cette poursuite de l'ennemi en retraite, ce mouvement en avant semble au peuple trompé la solution de la crise, l'issue de l'impasse. Les paysans et les paysannes se détournent de Mariette. Elle soutenait leur moral pendant les plus sombres mois de la guerre, mais c'est elle aussi qui, pendant les journées du soulèvement, élevait leurs espoirs à une hauteur irréalisable et elle les a déçus.

Ils se vengent impitoyablement contre Mariette de leurs espérances brisées. L'un après l'autre, ils abandonnent la maison de la vieille paysanne, avec à la bouche des paroles d'une amertume mortelle. Mariette est seule. Son petit-fils Louison dort, dans son lit, d'un sommeil agité.

La vieille paysanne s'assied près du lit où dort, dans les cauchemars, son petit-fils, la France de l'avenir, la nouvelle France qui grandit sous le tonnerre et les éclairs de la plus terrible des époques. Là-haut est Anne-Marie, la nouvelle mère française qui va relever la vieille Mariette fatiguée. Mais on frappe à la porte. Trois hommes entrent, en portant un quatrième, le cadavre du fils premier-né. Il a été tué dans les combats des jours derniers, pendant que l'armée révolutionnaire, après la défaite de sa propre révolution, poursuivait l'ennemi.

La dernière colonne du monde croulé de ses espérances s'abat sur la vieille tête. Les trois arrivants déposent ce qui fut son fils le long du lit où dort le petit-fils. Mais non, le petit-fils ne dort pas, il a tout entendu. Il est admirable dans sa tension tragique, ce dialogue du petit avec sa grand-mère. Le passé et l'avenir se rencontrent sur ce lit où le présent s'est figé.

Louison de nouveau s'assoupit. On n'a plus la force de souffrir, on n'a plus rien à attendre : il est temps de sortir de cette vieille vie vers la nuit qui se répand derrière la fenêtre. Mais la source de bonté et d'espoir est intarissable dans le cœur d'une mère : la vieille se retrouve ; sa bru, son petit-fils sont là. Sur les décombres, une nouvelle vie commence. Elle sera, elle doit être meilleure que celle qui fut. La suite passe ; et la vieille monte péniblement à l'étage supérieur et appelle sa bru : "Debout, Anne-Marie, il est l'heure. Le jour pointe."

Ainsi finit le drame, le vrai drame de la révolution, la tragédie politique de la classe ouvrière française, tragédie de tout son passé et avertissement pour l'avenir. Aucun autre prolétariat n'est aussi riche en souvenirs historiques, car aucun n'a eu une destinée aussi dramatique que le prolétariat français.

Mais ce passé pèse sur lui comme une terrible menace pour l'avenir. Les morts se cramponnent aux vivants. Chaque étape a légué, avec son expérience, ses préjugés, ses formules vidées de leur contenu, ses sectes qui ne veulent pas mourir. Goutaudier ? Nous l'avons tous rencontré, c'est l'ouvrier, avec des traits de petit-bourgeois ou le petit-bourgeois porté vers les ouvriers — démocrate, pacifiste, toujours à mi-chemin, toujours partisan des demi-mesures, c'est le père Bourderon collectif, dont l'honnêteté bornée a été plus d'une fois dans l'histoire le frein de la révolution. Et tous, nous connaissons Favrolles, ce chevalier de la phrase, qui prêche aujourd'hui la répression sanglante, pour se trouver demain dans le camp de la bourgeoisie victorieuse. Favrolles, dans le mouvement ouvrier français, c'est le type le plus répandu, le plus multiforme, et toujours identique dans sa diversité.

Ces Hervé brailards, insulteurs de foire, antimilitaristes, "sans-patrie", apôtres du sabotage et de l'action directe, et plus tard oracles patriotiques des concierges, valets de presse des coteries petite-bourgeoises, ivres de chauvinisme ; ces Sébastien Faure, libertaires, pédagogues, néo-malthusiens, beaux parleurs, antimilitaristes, toujours armés d'un vaste programme plein de promesses, les dispensant de toute démarche pratique et toujours disposés à conclure quelques compromis avec le ministre, si celui-ci sait les flatter. Le radicalisme verbal, la politique des formules intransigeantes qui n'ouvrent la voie à aucune action et consacrent par conséquent la passivité sous le masque de l'extrémisme, était et reste la rouille la plus pernicieuse du mouvement ouvrier français. Des orateurs qui ne savent pas, en commençant leur première phrase, ce qu'ils diront dans la seconde ; d'habiles bureaucrates du journalisme qui ignorent l'évolution des événements ; des "chefs" qui ne réfléchissent pas aux conséquences de leurs propres actions ; des individualistes qui, sous le drapeau de l'autonomie de tout ce qu'on voudra : province, ville, syndicat, organisation, journal — défendent invariablement leur propre individualisme petit-bourgeois contre le contrôle, la responsabilité et la discipline ; des syndicalistes qui non seulement ne sentent pas le besoin, mais même craignent de dire ce qui est, d'appeler une erreur par son nom, d'exiger d'eux-mêmes et des autres une réponse précise à une question et qui masquent leur impuissance sous les formes habituelles du ritualisme révolutionnaire ; des poètes magnanimes, qui veulent déverser sur la classe ouvrière les réserves de leur magnanimité et de leur confusion mentale ; des saltimbanques, des improvisateurs, qui sont trop paresseux pour penser et qui s'offensent qu'il y ait des gens ayant l'habitude et la capacité de penser ; des bavards, des faiseurs de calembours, dénués d'idées, des oracles de clocher ; de petits curés, révolutionnaires d'église se combattant mutuellement — voilà le terrible poison du mouvement ouvrier français, voilà la menace, voilà le danger ! C'est de cela que nous parle le drame de Martinet, dans sa langue virile qui associe la plus haute vérité de la vie, la vérité de l'histoire, à la vérité de l'art. De par la force impérieuse des images artistiques, le drame exige de l'avant-garde prolétarienne son épuration intérieure, son affermissement dans l'unité de la discipline. Aux yeux d'un observateur superficiel, La Nuit peut paraître inspirée par le pessimisme, presque par le désespoir. En réalité, elle est dictée par une inquiétude profonde, par une légitime alarme. La France est vidée de sang. Les meilleures générations sont en terre. Le fils aîné de Mariette n'est pas revenu de la guerre, pour établir un nouveau régime. Mais il y a le petit-fils qui avait douze ans à la fin de la guerre, qui a seize ans aujourd'hui. En un temps comme celui-là, les mois comptent pour des années.

Louison incarne dans le drame, l'avenir. Sur sa jeune tête, qui travaille intensément, se lève le jour de demain et c'est bien ce qu'expriment les dernières paroles, paroles de paix et d'espoir, de Mariette. Mais il ne faut pas que Louison répète l'histoire de Ledrux.

Souvenez-vous-en, ouvriers de France ! TROTSKI. 1922.